

BIBLIOTHÈQUE  
NATIONALE DE  
FRANCE



William Henry Jackson 1895 © Library of Congress

# IMAGES DE L'EXPLORATION DE L'ASIE

## PRATIQUES ET USAGES DE LA PHOTOGRAPHIE AUX MARGES DES EMPIRES (1860-1950)

JOURNÉE ACCESSIBLE EN LIGNE:  
[DALLESANNE@GMAIL.COM](mailto:DALLESANNE@GMAIL.COM)

Journée d'études

Organisation: Florence  
Adrover & Anne Dalles  
Maréchal

**Programme**

12 juin 2025 8h45-17h30 - entrée libre  
Site Richelieu - Salle des Conférences

ceCmc  
Centre d'études sur la Chine moderne et contemporaine  
近代现代中国研究中心

Société des études mongoles et sibériennes (SEMS)

irfa

{BnF

# Programme

**Lieu** : Bibliothèque nationale de France, site Richelieu, Salle des Conférences

**Date** : jeudi 12 juin 2025, 9h-17h30

**Déroulé de la journée** :

## Accueil

8h45-9h00 : Accueil et café de bienvenue

9h00-9h15 : Mot d'accueil et présentation de la journée

## Session 1

« **La photographie en exploration** »

9h15-12h20

**Discutante** : Svetlana Gorshenina (CNRS/Sorbonne Université, UMR 8224)

### 1. Photographier les autres et l'ailleurs : la mise en image

9h15 : Olivier Loiseaux (BnF) : « La mise en images d'un territoire colonial : André Salles en Indochine (1895-1898) »

9h35 : Félix de Montety (Université Grenoble Alpes, LabEx ITTEM) : « La photographie comme méthode ethnographique ? Collecter et diffuser les paysages et identités d'Asie centrale à l'âge de l'exploration européenne »

9h35-9h55 : Discussion

10h55-10h10 : Pause

### 2. Adapter la photographie à l'exploration : pratiques photographiques et discours sur l'image

10h10 : Joanna Dolinska (Université de Varsovie) : « Visual representation of language minorities in Thailand from the late 19th century to the 1950's »

10h30 : Isaline Saunier (EPHE) : « Les archives photographiques comme outil d'étude du vêtement en Mongolie »

10h50 : Florence Adrover (BnF, EHESS, CNRS/CCJ, CECMC) : « Henry de Bouillane de Lacoste (1867-1937) et la représentation des ruines de Perse (1906) et de Mongolie (1909-1910) : Une construction de l'espace perse et mongol à l'époque du « Grand Jeu » »

11h00 : Discussion

### **3. Présentation des fonds photographiques**

11h20 : Olivier Loiseaux (BnF, CPL) et les intervenants de la journée  
Présentation des fonds photographiques de la Société de Géographie de Paris

11h50 : Dianne Engel (IRFA)  
Présentation des fonds photographiques des Missions Étrangères de Paris

### **12h20-13h30 : Pause déjeuner**

#### **Session 2** **« La photographie en mémoire »** 13h30-16h15

Discutant : Olivier Loiseaux (BnF)

### **4. Faire voir l'exploration : la circulation des photographies**

13h30 : Svetlana Gorshenina (CNRS/Sorbonne Université, EUR'ORBEM), « L'impasse visuelle de Geok-Tepe : l'absence de documentation photographique de l'épisode le plus sanglant de la conquête russe »

13h50 : Gaultier Roux (Université Fudan) : « Traces et énigmes : Firmin Laribe, photographe de la Chine (ca. 1904-1908) »

14h10 : Discussion

15h25-15h40 : Pause

### **5. La mémoire de l'exploration : les archives photographiques**

15h40 : Anne Dalles Maréchal (Université St Etienne Jean Monnet, GSRL) : « L'exploration de la Mandchourie au XIX<sup>e</sup> siècle : regards croisés sur les archives photographiques d'Émile Ninaud (1845-1923), William Henry Jackson (1843-1942) et Vladimir Lanin (1826- ?) »

16h00 : Olessia Koudriavtseva-Velmans (UMR Eur'ORBEM - Sorbonne Université/CNRS; HISTARA - EPHE/PSL) : « Les patrimoines multiples du Transsibérien dans les collections photographiques de Joseph de Baye. »

16h20 : Xavier Hallez (EHESS, CNRS/CETOBaC), « Archives de la mission scientifique française en Asie centrale (1906-1908) : source documentaire et patrimoine mémoriel »

16h50 : Discussion

### **Clôture de la journée**

17h10-17h30 : Bilan et mot de conclusion

## Résumés des interventions

### **Florence Adrover (BnF, EHESS, CNRS/CCJ, CECMC) : « Henry de Bouillane de Lacoste (1867-1937) et la représentation des ruines de Perse (1906) et de Mongolie (1909-1910) : Une construction de l'espace perse et mongol à l'époque du « Grand Jeu » »**

Henry de Bouillane de Lacoste (1867-1937) est un militaire, ayant mené une grande partie de sa carrière en Asie. Attiré par les grands espaces, il se libère de ses engagements militaires pour entreprendre voyages individuels et missions officielles dans le continent. Sous la tutelle du Ministère de l'Instruction Publique, et en étroite collaboration avec le Ministère des Affaires étrangères et le Ministère de la Guerre, il entreprend en 1906 un voyage circulaire autour de l'Afghanistan et traverse en 1909 la « Terre des Herbes » mongole.

Au cours de ces voyages, l'explorateur fait un usage assidu de l'appareil photographique. Les ruines suscitent l'attention de l'explorateur, qui saisit en Perse, dans la région désertique du Béloutchistan, les villes abandonnées et les forteresses déchues et en Mongolie, les monolithes érigés dans la vallée de l'Orkhon. Les ruines font partie de l'expérience de terrain de l'explorateur, qui rappelle dans ses récits la grandeur jadis d'une civilisation en déclin. Leur représentation, si elles peuvent renvoyer à un imaginaire romantique, encore vivace en ce début du XX<sup>e</sup> siècle, évoquent une certaine idée des pays traversés. Comme le souligne Marta Caraion, « les photographies de ruines ne sont pas des photographies comme les autres ». Si la photographie constitue « une machine à arrêter le temps », permettant de préserver de l'oubli les traces du passé, elle constitue aussi et surtout un instrument pour voir le présent.

À l'aune de cette équivoque, il s'agit de déterminer la valeur de cette image des ruines au sein de la production photographique de l'explorateur, partagé entre fascination romantique et volonté de faire acte scientifique. Qu'est-ce qui fait ruines aux yeux de Bouillane de Lacoste ? Et qu'est-ce que les ruines nous disent de la perception des espaces parcourus, traversés par les luttes de pouvoir et de territoires ? Cette réflexion sur les photographies des ruines perses et mongoles, menées dans une démarche comparative, permet ainsi d'aborder le mécanisme de la recherche archéologique et celui de la découverte scientifique, dans une zone, l'Asie centrale, prise dans le « Grand Jeu ».

### **Anne Dalles Maréchal (UJM, GSRL, BnF), « L'exploration de la Mandchourie au XIX<sup>e</sup> siècle : regards croisés sur les archives photographiques de William Henry Jackson (1843-1942) et d'Émile Ninaud (1845-1923) »**

Jusqu'à la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la région située au nord de la Chine, également connue sous le nom de Mandchourie, était relativement peu connue en Occident. Dans le sillage des événements politiques qui ont suivi la première guerre de l'Opium (1839-1842), les Européens ont commencé à diffuser des informations sur la région dans des publications occidentales. Les explorations scientifiques et militaires se sont développées de manière exponentielle en même temps que les techniques de diffusion des connaissances. C'est ainsi que se développe un imaginaire de l'Extrême-Orient russo-chinois qui circule en Europe et aux États-Unis et suscite la curiosité des explorateurs. Cette présentation s'intéresse principalement aux photographies de l'Américain W. H. Jackson qui est en Mandchourie entre 1894 et 1896 en tant que membre et photographe de la *World Transportation Commission*. L'objectif de cette présentation est d'étudier la manière dont W. H. Jackson décrit visuellement la Mandchourie au prisme de son propre travail dans l'Ouest Américain. Pour comprendre l'élaboration de l'altérité à l'œuvre

derrière ces œuvres photographiques, je m'intéresserai à ce qui est photographié pour montrer comment espaces et habitants se répondent de façon à construire une image visuelle de la Mandchourie qui rappelle celle du Far West étatsunien. Je m'interrogerai finalement sur le rôle des photographies dans l'élaboration d'un discours sur la Mandchourie en ouvrant la comparaison à d'autres types d'images, comme celles produites par le photographe-marchand-géographe français, E. Ninaud (1845-1923), qui s'installe dans les années 1870 au nord de la Mandchourie, en Russie, et ouvre un cabinet de photographie, ou celles produites par les missionnaires des Missions Etrangères de Paris dès la fin du XIXe siècle.

### **Joanna Dolińska (University of Warsaw, Center for Research and Practice in Cultural Continuity) : Visual representation of language minorities in Thailand from the late 19th century to the 1950's**

Visual representation of language minorities in Thailand from the late 19th century to the 1950's The contemporary Thailand is inhabited by a multilingual society, even though Thai is the only official language of the country. The highlands of the country, as well as its southern coastal regions, are home to numerous ethnic and linguistic minorities who have been living in Thailand for centuries, yet still very few of them are considered indigenous to Thailand in the public discourse. The representation of minorities as a different part of the society might be related to the concept of Thai-ness developed in the 19th century Thailand that placed the Thai language as one of the main indicators of the Thai identity. The purpose of this presentation is to analyze the photographs bearing witness to the natural environment, housing arrangements, clothing, habits and beliefs of Akha, Karen, Mlabri and Ural Lawoi' communities at the turn of the centuries and beginning of the 20th century that were taken mostly by Western travellers, diplomats, missionaries and scholars, for example by Hugo Adolf Bernatzik and others. This presentation will shed light not only on the often colonizing context in which these photographs were taken, but also on the potential motivations behind photographing language minorities by the foreigners at that time

### **Svetlana Gorshenina (CNRS/Sorbonne Université, EUR'ORBEM), « L'impasse visuelle de Geok-Tepe : l'absence de documentation photographique de l'épisode le plus sanglant de la conquête russe »**

Bien que la photographie ait été largement utilisée au sein de l'armée russe à la fin du XIXe siècle, aucune image connue de l'assaut de Geok-Tepe mené par le général Mikhaïl Skobelev en 1881 n'a été retrouvée. Cette absence soulève une question essentielle : pourquoi l'un des épisodes les plus sanglants de l'expansion coloniale russe n'a-t-il pas été documenté photographiquement, alors que des représentations graphiques de l'événement existent ?

Une première explication possible réside dans la censure rigoureuse imposée par Skobelev dès le début de la campagne. Il interdit aux journalistes d'accompagner son armée et restreint la production et la diffusion des photographies échappant à son contrôle. Cette décision pourrait avoir été motivée par la volonté d'empêcher la diffusion de preuves visuelles des atrocités commises, qui auraient pu ternir sa réputation, renforcer les critiques à l'égard de la politique coloniale et offrir de nouveaux arguments à ceux qui s'opposaient à la poursuite de l'expansion russe en Asie, en raison de son coût humain et financier élevé.

Un autre facteur déterminant concerne le devenir des archives. Après la mort soudaine de Skobelev, certains de ses documents auraient pu être perdus ou délibérément écartés en raison de l'évolution du contexte politique. Plus tard, sous l'ère soviétique, si de telles

photographies avaient existées, elles auraient pu être détruites lors de purges idéologiques, dans la mesure où elles allaient à l'encontre du récit officiel d'une incorporation pacifique du Turkestan à l'Empire russe.

Enfin, il est concevable que des photographies de l'assaut de Geok-Tepe existent encore, mais qu'elles demeurent conservées dans des archives russes inaccessibles, échappant ainsi, de manière systématique, aux chercheurs depuis plusieurs générations.

Ce cas soulève des questions plus larges sur la documentation visuelle des guerres coloniales et son rôle dans la mémoire historique. En analysant l'absence de photographies à travers les prismes de la censure, des pertes archivistiques, des politiques impériales et des réécritures historiques soviétiques et post-soviétiques, il devient possible de mieux comprendre les mécanismes de construction, d'effacement et de réutilisation des récits visuels du passé colonial au fil du temps.

### **Xavier Hallez (EHESS, CNRS/CETOBaC), « Archives de la mission scientifique française en Asie centrale (1906-1908) : source documentaire et patrimoine mémoriel »**

L'expédition dirigée par Paul Pelliot avait pour destination la Chine de l'Ouest et rencontra une reconnaissance en France et à l'international dès son retour avec moult conférences et publications. Une partie resta toutefois ignorée jusqu'à très récemment, celle de la traversée du Turkestan russe qui ne présentait pas d'intérêt direct par rapport aux objectifs scientifiques de la mission. Les archives de la mission, comprenant collections photographiques, des carnets de routes, des comptes-rendus, des lettres et divers documents, nous offrent pourtant une source unique sur les sociétés centrasiatiques du début du XXe siècle.

L'objet de mon intervention est dans un premier temps d'exposer les interactions entre la perspective du photographe (choix technique, spécialisation), les objets de la mission et le regard d'Occidentaux sur les sociétés centrasiatiques et dans un second temps de discuter de la réappropriation de ces documents en Asie centrale (Kyrgyzstan et Ouzbékistan).

La mission scientifique en Asie centrale avait un photographe officiel et professionnel, Charles Nouette, et fut accompagné par un officier tsariste en civil, Gustav Mannerheim qui fit également de nombreuses prises de vue avec son propre équipement « en amateur ». L'approche de la mission fut très différente entre le passage dans l'actuel Ouzbékistan et dans la traversée du sud de l'actuel Kyrgyzstan. Les carnets de route permettent d'aborder ces différences et les spécificités de la mission Pelliot par rapport à d'autres relations de voyage en Asie centrale.

Une photographie prise en 1906 de Kurmandzhan datka, « reine de l'Alaï » et figure politique kyrgyz central de la deuxième moitié du XIXe siècle, fut découverte en 1997 dans les collections de Mannerheim en Finlande et transmise au Kyrgyzstan. Cette photographie fait aujourd'hui partie de la mémoire collective kyrgyz. La présence de Pelliot sur celle-ci a initié mes propres recherches sur le sujet et la question patrimoniale fut au cœur de mes préoccupations. Il sera question d'interroger le rôle des photographies et des différents acteurs dans la construction du discours mémoriel.

### **Olessia Koudriavtseva-Velmans (Sorbonne Université, HISTARA, EPHE/PSL, UMR Eur'ORBEM/CNRS) : Les patrimoines multiples du Transsibérien dans les collections photographiques de Joseph de Baye**

Issues des collections photographiques conservées à la BnF, au Musée du quai Branly et à l'Institut d'études slaves, les images réalisées par l'archéologue et ethnographe Joseph de Baye

et par les photographes sibériens remontent aux missions scientifiques qui furent effectuées par de Baye dans les années 1895-1897. Voyageant par le Transsibérien, de Baye rassemble un fonds volumineux de documents visuels du célèbre chemin de fer, des infrastructures qui l'entourent, des localités, des personnalités, ainsi que des patrimoines naturels et culturels qui témoignent d'époques différentes. Certaines de ses photographies illustrent les publications scientifiques du chercheur-explorateur. D'autres images ont montré la Sibérie aux divers publics français lors des conférences-projections données par de Baye au sein des diverses sociétés savantes, dès son retour de l'Empire russe. Les photographies sur plaques de verre, offertes par de Baye à la Société de géographie et conservées à la BnF, représentent un intérêt particulier. Les collections photographiques de Joseph de Baye ont fait l'objet de ma recherche sur l'histoire des collections du scientifique. De nombreuses photographies ont pu être enfin attribuées et plus précisément datées, elles font aujourd'hui partie des bases de données en ligne, à la réalisation desquelles j'ai contribué.

**Olivier Loiseaux (BnF, CPL) : « La mise en images d'un territoire colonial : André Salles en Indochine (1895-1898) »**

Jeune commissaire à la Marine, André Salles prend part à la campagne du Tonkin en 1884. Il réussit dix ans plus tard le concours d'inspecteur des Colonies et retourne à ce titre en Indochine où il va rester quatre ans (1895-1898). Sa pratique de la photographie est constante au cours de la tournée d'inspection qui l'amène à parcourir le Cambodge, la Cochinchine, l'Annam et le Tonkin. Sa production photographique, forte d'un millier de clichés, répond à plusieurs objectifs : rendre visibles les symboles du pouvoir colonial, les réussites de la mise en valeur économique de la colonie et les aménagements urbains ; mettre en lumière et documenter le patrimoine architectural et la responsabilité qui incombe à la France dans sa préservation ; donner à voir la diversité ethnique des territoires traversés, faire ressentir l'étendue géographique à travers les déplacements, saisir enfin sur le vif la vie quotidienne des populations dans des champs et dans les rues, lors des temps de fête et des cérémonies. Dans ce temps de l'après exploration, le reportage photographique que rapporte André Salles de son séjour en Indochine est au carrefour des multiples usages de la photographie.

**Felix de Montety (Université Grenoble Alpes, LabEx ITTEM) : « La photographie comme méthode ethnographique ? Collecter et diffuser les paysages et identités d'Asie centrale à l'âge de l'exploration européenne »**

De nombreux voyageurs européens ont voyagé au Turkestan russe à la fin des années 1870 et au début des années 1880, dans un contexte de mise en place des structures coloniales russes dans la région et de leur accompagnement par une importante production artistique et scientifique à tendance orientaliste. Parcourant en touriste curieux les montagnes, plaines et villes d'Asie centrale, le savant hongrois et français Charles-Eugène de Ujfalvy (1842–1904) y a recueilli des matériaux ethnographiques et linguistiques, des objets d'art, et produit un ensemble hétéroclite de recherches et récits sur cette région alors assez méconnue. Il a souvent accompagné ses travaux de photographies ethnographiques et anthropologiques réalisées la plupart du temps par des photographes russes installés dans la région, qu'il a fait reproduire dans ses publications ou dans des albums dédiés, et qu'il a présentées au public lors de conférences illustrées, notamment à la Société de Géographie de Paris, grâce au concours de l'inventeur et projectionniste Alfred Molteni. Un siècle et demi plus tard, les positifs de projection ayant contribué à la diffusion du regard français sur les paysages et populations du

Turkestan impérial ont été largement catalogués et numérisés par la Bibliothèque nationale de France. Ce patrimoine photographique de l'exploration apparaît comme une archive complexe et parfois dérangement de l'Asie centrale vécue et rêvée par les voyageurs et leur public. L'exemple de la collection Ujfalvy éclaire de façon particulièrement saisissante les dynamiques scientifiques et politiques à l'œuvre dans l'iconographie des altérités que les explorateurs européens mirent en scène à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle.

**Gaultier Roux (Université Fudan) : « Traces et énigmes : Firmin Laribe, photographe de la Chine (ca. 1904-1908) »**

Firmin Laribe (1855-1942) n'est ni un explorateur, ni, à la date de son séjour en Chine, (vers 1904-1908), un photographe professionnel. Pourtant, il aura constitué durant son affectation à la légation de Pékin, dans la capitale comme dans les régions environnantes, une collection de près de quatre-cent vingt clichés, aujourd'hui conservée à la Bibliothèque nationale de France. De cette collection, il avéré qu'il est l'auteur principal, ayant constitué un ensemble rare par son nombre, la qualité des photographies, et la cohérence du corpus, organisé de manière méthodique dans les quatre albums conservés. Si le parcours de Laribe n'est pas encore connu avec précision, sa démarche, qui suit l'amateurisme averti d'un Pierre Loti (1900-1901) et qui précède de peu celle, plus systématique et de grande ampleur, de Segalen, Lartigue et Voisins (1909-1917), permet de déterminer une véritable curiosité pour le pays, sa population et sa civilisation, voire d'envisager une réelle sinophilie, doublée d'une intention documentaire dont l'ampleur interroge d'autant plus que la collection ne sera jamais mise à profit, et demeure inédite. À quelle finalité cette collection était-elle destinée ? Publique ou privée ? Ludique ou érudite ? Il est établi qu'une fois retraité des forces armées, Laribe se consacra dans l'Entre-deux-guerres à la production et à la commercialisation de cartes postales et d'albums touristiques, prolongeant une activité qui aurait peut-être débuté en Chine. La présente communication proposera un examen historique et une étude de corpus, dont l'unité à caractère encyclopédique sera démontrée ; on étudiera enfin la posture et l'esthétique qui s'en dégagent, afin d'examiner de quel exotisme l'auteur se fait le vecteur, et pour le comparer avec autres séries de l'époque, notamment d'origine française.

**Isaline Saunier (GIS Sociétés, Religions, Laïcités) : « Les archives photographiques come outil d'étude du vêtement en Mongolie »**

Dans le contexte mongol, la photographie a joué un rôle fondamental dans la documentation et l'étude de l'évolution des vêtements traditionnels entre le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècles. Cette communication explore comment les images produites par les voyageurs, les marchands et les autorités ont permis de retracer les transformations vestimentaires liées aux mutations socio-politiques et économiques de la Mongolie.

Durant le XIX<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup> siècle, les vêtements mongols sont fortement marqués par les classes sociales, les identités genrées et l'appartenance ethnique. Les deel, vêtements principaux des Mongols, diffèrent selon les groupes mongols, et les accessoires (chapeaux, ceintures, bijoux) marquent les distinctions de rang et de genre. Le XX<sup>e</sup> siècle, marqué par la révolution mongole de 1921 et la période socialiste, introduit des changements significatifs dans l'habillement. La photographie témoigne de l'apparition de tenues inspirées du modèle soviétique avec une simplification et une masculinisation des formes ainsi qu'une réduction voire une suppression des ornements. Pourtant, on observe rapidement une réintroduction subtile des différences genrées au sein des vêtements mongols. Dans les années 1940-1980,

l'iconographie officielle soviétique met en avant des images de travailleurs portant des deel adaptés aux activités rurales et industrielles, ainsi que des tenues européennes convenant au travail de bureau. Aujourd'hui, ces photographies anciennes constituent une ressource précieuse pour les Mongols. Elles nourrissent la recherche muséale, influencent les reconstitutions et inspirent les créatrices de mode.

L'analyse des photographies ouvre ainsi un champ de recherche fécond pour l'anthropologie du vêtement et l'étude des dynamiques socio-culturelles en Mongolie, confirmant ainsi la valeur heuristique de l'image comme source incontournable.